

et demi deux rivaux sous le même toit, avoir été gracieuse pour l'un et pour l'autre, tout cela sans les faire un instant sortir de leur caractère, sans entrevoir l'ombre d'une querelle ou d'une provocation !

— Bah ! crois-tu que monsieur Champion serait assez bête pour aller se couper la gorge avec un blanc-hec sans cervelle et sans argent ? Non, non, ma fille ; un homme prudent et bien avisé, qui a de bonnes rentes et qui est dans le commerce, ne commet pas de pareilles folies. Je connais mieux que toi monsieur Saturnin ; c'est un homme qui ira loin ; je te l'ai toujours prédit, et j'ajoute malgré ta mine découragée, qu'il ne tiendra qu'à toi de l'accompagner, et de devenir une des grosses têtes du département. Il n'est pas amoureux comme un poète et il se consolerait de te perdre ; mais tu fais son affaire et tu peux compter sur lui ; je te le répète.

Et, sur cette assurance consolante, madame Richer quitta la salle à manger pour aller faire une tournée dans son parc, tandis qu'Olympe, restée seule, jeta un regard au miroir en se demandant comment Albert avait pu ne pas apprécier des yeux si vifs et un si provocant sourire.

Pendant ce temps, Albert avait terminé ses préparatifs. Il appela un garçon d'écurie et le pria de porter sa malle à l'auberge du père Chavot. Pour lui, il se dirigea, à pied vers la Maison-Grise. Comme il était ému en marchant ! comme son cœur bondissait de joie et de regrets, de crainte et d'espérance ! C'était en même temps une visite d'adieu. Il ne verrait plus les yeux noirs de la jeune fille lui inspirer le courage et la foi, son calme sourire le ranimer aux heures d'abattement et de solitude. C'était bien loin d'elle, à Paris, dans la soule, qu'il fallait aller la conquérir, par le travail et la pauvreté. N'importe ; Albert voyait le but maintenant, et il y marchait d'un pas aussi ferme que l'oncle Giraud l'avait fait jadis, lorsqu'à vingt-cinq ans, pauvre contre-maître de filature, il s'était juré de devenir riche envers et contre tous. Il l'était devenu. Le but était différent, mais la tenacité était la même : celui-là réussit qui sait attendre et persévérer.

Lorsque le vicomte de Marceilles vit entrer Albert dans la salle, il alla à lui et lui tendit la main : " J'ai causé avec ma fille, lui dit-il ; elle ne repousse pas votre demande, seulement elle ne voudrait pas devenir une cause de désunion entre vous et le seul parent qui vous reste. Que pensez-vous faire maintenant ?

— Aller à Paris, dit Albert résolument. Ce soir je serai en chemin ; d'ici à quelques jours, je vous aurai fait connaître la décision de mon oncle, mais la mienne, monsieur, est irrévocable. Seulement il me faudra quelques années peut-être pour la faire triompher. Ne vous lasserez-vous point de ce délai et retrouverai-je Renée libre à mon retour ?

— Nous sommes trop pauvres pour que vous ayez beaucoup de rivaux à craindre, monsieur Maueroix, dit le vicomte avec un triste sourire. D'ailleurs, quand Renée vous aura donné sa parole, rien ne pourra la lui faire rétracter. Dans notre famille on est fidèle à son serment. Seulement, je vous en supplie, ne vous engagez pas ; si vous n'êtes pas sûr de vous-même, sûr de pouvoir supporter la misère, le travail et l'attente. Épargnez à ma fille un désempêchement qui détruirait la paix de son cœur et qui briserait le mien.

— Monsieur le vicomte, cessez de douter et de crain-

dre, dit Albert avec résolution. Ce n'est pas à Renée que je fais un sacrifice en renonçant à un mariage qui ne satisfierait aucun des besoins de mon cœur, à une fortune que je devrais acheter au prix de mon indépendance. C'est ma conscience et ma dignité d'homme qui protestent contre ce trafic, qui se révoltent contre cet abaissement ; c'est pour leur obéir que je commencerai, seul et courageux, l'édifice de ma fortune, qui sera partagée un jour par la seule femme que je puis aimer.

— Dieu fasse que vous puissiez persévérez et que les épreuves ne soient pas trop rudes ! dit le vicomte avec un soupir. Mais si vous partez ce soir, vous avez peut-être bien des choses à dire à Renée, car vous ne la verrez pas de longtemps ; elle est au jardin, mon enfant, allez-y.

Albert descendit les degrés éroulants et s'avanza sur la pelouse. Renée y était, assise sur un trone d'arbre renversé, le dos appuyé au piédestal de la Diane de marbre qui avançait son bras blanc au-dessus de la tête de la jeune fille, comme pour la protéger. Le feuillage sombre du lierre courant autour de la statue formait un encadrement splendide au doux visage de Renée. Albert admirait surtout le mélange de fermeté et de noblesse qui se faisait remarquer sur ses beaux traits un peu pâlis, sur ce profil fin et accentué, mais charmant de grâce féminine. La jeune fille tenait son ouvrage et ne l'entendait pas marcher dans le gazon. Ils s'approcha doucement et vint s'asseoir aussi sur le trone d'arbre.

— Renée, dit-il en tendant la main à la jeune fille, votre père m'a envoyé près de vous. Hélas ! il me reste quelques heures à peine pour vous voir et vous conter mes rêves. Il faut que je parte ce soir pour Paris. Est-ce que votre pensée m'y suivra ?

— Oui, dit la jeune fille avec candeur. Je ne pourrais pas oublier que vous êtes venu à moi qui suis pauvre et isolée, que vous ne vous êtes pas effrayé de notre vieux toit en ruines, et qu'ainsi maintenant, outre mon père et Gabriel, il y a encore quelqu'un qui a bien voulu m'aimer. Seulement je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, et je ne voudrais pas, à cause de moi, vous voir subir des épreuves trop longues ou trop cruelles. La résignation et la patience me sont bien faciles, à moi, qui ai dû les apprendre et les pratiquer dès l'enfance, à moi, qui ne connais rien des tentations du monde, et qui ai grandi, protégée par le noble cœur de mon père et par l'âme pure de Gabriel. Mais vous êtes homme, vous êtes jeune, vous avez été indépendant jusqu'ici. La pauvreté vous semblera bien rude peut-être. Eh bien ! si elle vous lasse un jour, n'ayez pas de fausse honte, ne vous obstinez pas à tenter le sort. Ecrivez-moi toujours ce que vous pensez, ce que vous aurez résolu. Si la nécessité vous force à m'oublier et à changer de route, je ne vous en voudrai pas, je me dirai : " Il était généreux et sincère, il m'a aimée : ce n'est pas sa faute si la lutte était rude et si les forces lui ont manqué ! "

— Vous me dites à peu près ce que votre père m'a dit avant vous. Je vous répondrai comme à lui : c'est pour ma dignité d'homme, c'est pour mon bonheur d'époux que je vais souffrir et travailler ; de tels motifs sont assez puissants pour faire aimer la souffrance et le travail.

— Avant tout, tâchez de ne pas irriter votre oncle, je vous en conjure. Combien je serais malheureuse si je savais qu'à cause de moi, il vous repousse et vous maudit !